

celle-ci ; je l'ai pressée et jetée derrière moi comme une écorce de citron... Tu as compris ? A quoi as-tu l'esprit ?

— Je me demande, répondis-je, pourquoi tu m'as fait venir ce soir dans ta cellule, vieillard ; tu voulais sûrement me dire autre chose.

Il a incliné la cruche, rempli un verre d'eau, bu une gorgée ; sa gorge avait dû se sécher, déshabitué comme il était, depuis tant d'années, de parler.

— Bien sûr je voulais te dire autre chose, mais il fallait d'abord que tu saches qui j'étais, pour comprendre ce que je veux te dire ; et pour que tu saches que j'ai le droit de te le dire.

Il s'est tu, puis, au bout d'un moment, en pesant ses mots : — Et le devoir ! ajouta-t-il, et sa voix était pleine d'émotion.

J'ai levé les yeux et l'ai regardé ; il se tenait à présent debout, raide au milieu de la cellule, comme une colonne. Je le regardais et admirais à combien de joies, de hontes cet homme avait goûté, avec quelle impudence il s'était rebellé contre Dieu et comme à présent qu'il était entré dans le désert, il n'acceptait pas d'oublier, laissait vaillamment la caravane de ses péchés le suivre et marcher avec lui, avec confiance, vers Dieu.

Il se taisait ; il semblait s'efforcer de tirer au clair ce qu'il allait me dire, et la façon dont il me le dirait pour ne pas me faire de mal ; il me voyait changer de position sur mon escabeau, énérvé.

— Il faut que tu saches, dit-il enfin, qu'une des joies de la terre — et elle en possède beaucoup, maudite soit-elle ! — que je respecte au plus haut point, est la jeunesse. Quand je vois un jeune homme en danger, il me semble que la vie tout entière, que l'avant-garde de Dieu est en danger, et je cours aider autant que je peux la jeunesse et l'empêcher de se perdre — je veux dire de s'égarer, de voir ses fleurs s'effeuiller, de vieillir avant l'heure. C'est pour cela que je t'ai fait venir ce soir dans ma cellule.

— J'ai tressailli. — Quoi ? Je cours un danger ? dis-je, et je ne savais s'il fallait que je me fâche ou que j'éclate de rire.

Le vieillard a agité lentement la main pour me calmer.

— Fâche-toi, ris, décharge ton cœur, mais tends l'oreille,

c'est moi qui te parle, le chat échaudé, tu as le devoir d'écouter. Voilà sept jours que je te vois tourner autour de la flamme de Dieu, comme un papillon de nuit. Je ne veux pas te laisser brûler, non pas toi, non pas toi, je le répète, mais la jeunesse. J'ai pitié de tes joues qui sont encore couvertes de duvet, de tes lèvres qui n'ont pas leur soûl de baisers et de blasphèmes, de ton âme ingénue, qui partout où elle voit une lueur court se brûler. Mais je ne te laisserai pas faire ; tu es au bord du gouffre, je ne t'y laisserai pas tomber.

— De quel gouffre ?

— De Dieu !

A peine avait-il prononcé ce mot terrible que la cellule a craqué, quelqu'un d'invisible était entré. Jamais ce mot, que je pronçais si souvent et de façon si profane, n'avait provoqué en moi une telle frayeur. J'ai senti revivre en moi l'épouvante que je ressentais dans mon enfance quand j'entendais sortir, comme d'une grotte bourdonnante et très obscure, le mot : « Jéhovah. » C'est la même terreur que me donne depuis mon enfance le mot « Massacre ».

Je me suis levé de mon escabeau et suis allé me blottir dans un coin.

— Vieillard, murmurai-je, ne t'arrête pas, j'écoute.

— Une grande préoccupation est au fond de toi-même et te ronge ; je la vois dans tes yeux brûlants, entre tes sourcils qui palpitent sans arrêt, à tes mains qui tâtent le vide, comme si tu étais aveugle, ou comme si l'air était un corps que tu touchais. Cette préoccupation peut t'amener au délire ou à la perfection.

Je sentais son regard entrer en moi et me fouiller les entrailles.

— Quelle préoccupation ? Je ne sais de quelle préoccupation tu parles, vieillard.

— La préoccupation de la sainteté. Ne t'effraie pas ; tu ne le sais pas toi-même, parce que tu le vis. Je te le dis pour que tu saches quel chemin tu as pris, vers où tu te diriges, pour que tu ne t'égares pas. Tu es parti pour l'ascension la plus difficile, mais tu es pressé d'arriver au sommet, avant d'avoir passé le pied de la montagne et la côte, comme si tu étais un aigle avec des ailes. Mais tu es un homme, ne l'oublie pas, un homme, rien de moins et rien de plus, tu as des pieds